

Renaud Camus

L'Esprit des terrasses

Journal 1990

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Lundi 1^{er} janvier, 12:09. La nuit avec Kléber... J'avais pensé traîner en ville jusqu'aux petites heures, mais il a souhaité que nous rentrions « dormir » ensemble ; ce que nous fîmes.

L'amour, peut-être, comme un brusque arrêt sur l'image... On regarde un visage, on soutient un regard, on dépose un baiser dans le creux d'une épaule ; et soudain c'est un gouffre, où l'on se voit en rêve s'abîmer en douceur, vers une histoire, vers un langage, vers une série de syllabes neuves, et sonores, dont il vous semble, ô tentation chaude, qu'elles pourraient vibrer familièrement dans votre histoire à vous, donner des titres à ses chapitres, des nuances inédites à ses phrases, et presque devenir vôtres, par alliance ou par attraction musicale... Or on ne saurait guère, en l'occurrence, imaginer défi plus radical aux lois de la pesanteur et de l'onomastique, sinon de la pure harmonie...

Est-ce qu'ils pensent vraiment, tous, que je n'aime personne ? Quand c'est tout le contraire... Ou bien Per-

sonne, oui, mon cher, mon vieux, mon jeune et beau Personne, si tel est bien le nom, comme il faut le croire, dont résonnent à chaque fois les cavernes moussues qui dominent la mer, près de ces pentes herbues où le faune, penché sur son syrinx, se plaît à perpétuer des nymphes... Personne : *un prénom, et parfois moins encore*; mais moins flûte que clairon, cette fois, et même retentissant à l'égal de la diane des casernes. Cependant, comme convenu, tordus sur nos oreillers nous dormîmes, fût-ce dans les bras l'un de l'autre, après quelques chastes caresses. Le sommeil est un autre précipiteux défilé, où de bien autres ombres se transmettent le soin du voyageur, chacune avec ses propres rappels, ou son récit renouvelé. *Ton rêve est une Égypte, et toi c'est la momie Avec son masque d'or... O Mantovano, io son Sordello, della tua terra...*

Mardi 2 janvier, 10:33. Concordance : Boucourechliev, au poste, commente les Diabelli...

Nous parlions hier à dîner, Jean et moi, de la stupéfaction où nous plonge la stupéfaction de plus d'un, ces jours-ci, à prétendument découvrir l'effroyable réalité des tyrannies à peine effondrées. Sans doute les mêmes abasourdis, ou donc leurs frères, découvriront-ils un jour ce qu'il en est de Cuha, de leur Viêt-nam tant aimé, du Nicaragua des sandinistes, de la Syrie d'Assad ou du gracieux Iran des mollahs...

« Quant aux régimes communistes, dit Jean, il y a cinquante ans et plus que je sais à quoi m'en tenir, pour ma part... D'ailleurs il faut leur reconnaître le mérite de la franchise : dès lors qu'ils se réclament ouvertement de la « dictature du prolétariat », tout est dit ; il suffit que n'importe qui se mette à parler au nom du prolétariat... » Et de citer les

imbécillités de Sartre et de quelques autres sur Cuba et similaires avenantes pustules de la géopolitique universelle. Il se souvient « comme si c'était hier » avoir entendu Aragon geindre en ces termes, au restaurant Les Bonnes Choses, rue Falguière, juste après la mort de Staline : *C'est comme si je venais de perdre mon père!* « Quand on pense, commente Jean, à ce qu'était le père d'Aragon, le préfet de police, c'est particulièrement savoureux... »

Lui ne m'en reproche pas moins, comme d'habitude, de ne pas avoir apprécié Aragon à sa juste valeur, à l'époque où je le voyais régulièrement ; d'en parler avec un détachement exagéré ; et de paraître n'avoir été nullement impressionné, au moins, par la stature de l'écrivain. Et sans doute a-t-il raison sur ce point. J'ai sous-estimé l'importance littéraire d'Aragon, c'est vrai, parce que je ne connaissais guère de lui que des vers de mirliton, et des romans qui me paraissaient en béton. Mais il y avait aussi, et surtout, qu'en Aragon je ne voyais qu'un pitre, et qui pis est un pitre de l'horreur, compromis jusqu'à ses grands feutres blancs dans ce qui me semblait, et qui me semble encore, compter parmi les plus atroces et grand-guignolesques aberrations politiques et morales du siècle. Je l'aimais bien, je le trouvais assez distrayant, il était de pittoresque compagnie, et même d'une étonnante gentillesse, à l'occasion ; mais je ne pouvais le prendre tout à fait au sérieux ; et il y avait en moi, face à ses positions politiques dans leur ensemble, un fond irréductible de désapprobation scandalisée. Barthes m'éblouissait comme un maître. Aragon n'était dans mon existence qu'une ambiguë bizarrerie, qui n'aurait jamais dû se produire, en bonne logique biographique ; mais que j'observais avec un mélange d'amusement, de superficielle sympathie, assez semblable à celle que pourrait inspirer un

Scapin, et de profonde indignation. « Il me semble, dis-je à Jean, que la phrase que vous citez, et qu'évidemment je ne pouvais pas connaître, mais dont je le savais parfaitement capable, peut vous faire suffisamment comprendre ce que je ressentais... – Oui, c'était un pitre. Mais c'était aussi un grand écrivain, quoi que vous en disiez. – Oh, je n'en dis plus grand-chose... »

J'ai retrouvé, récemment, un exemplaire des *Aventures de Télémaque* avec ce joli envoi : « ... ne seront jamais terminées. Recommence-les, si ça te chante, mon petit – » Curieusement, c'est signé *Louis*. Tous les autres livres d'Aragon que je possède sont signés *Aragon*; et quand il téléphonait je n'ai aucun souvenir de l'avoir jamais entendu dire *C'est Louis*.

Les amis de sa génération, Jean ne les a jamais appelés par leur prénom. Il dit, et il disait de leur vivant, lorsqu'il leur parlait, *Vitrac, Baron, Lecomte, Richaud, Queneau*. La comtesse de B. appelle couramment son mari *B.* (ce qui m'éblouit : par son chic).